

**Lurelu**

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



## Les 25 ans du loisir littéraire du Québec

Daniel Sernine

Volume 10, Number 1, Spring–Summer 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12769ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sernine, D. (1987). Les 25 ans du loisir littéraire du Québec. *Lurelu*, 10(1), 33–37.

# Les 25 ans



## du loisir littéraire du Québec

par Daniel Sernine  
collaboration spéciale

### Petite histoire: JLCF, JLQ, FQLL, LLQ!

Comme beaucoup d'entre vous, sans doute, je connaissais de nom le Loisir littéraire du Québec. Un long article de Jean-Noël Dion, secrétaire du LLQ, retraçant les 25 ans de cet organisme m'en a appris beaucoup plus. À voir l'allure actuelle du LLQ et des documents qu'il diffuse — résolument modernes — on ne croirait pas que le mouvement est né d'une religieuse qui l'a conçu en 1961. Paulette Chénier, enseignant à Montréal sous le pseudonyme de Soeur Rose de l'Assomption, est à l'origine des Jeunesses littéraires du Canada français, mouvement lancé officiellement en décembre 1962. À cette époque, nous dit J.N. Dion, les seuls auteurs québécois figurant au programme de l'enseignement secondaire étaient Conan, de Gaspé et Fréchette. Les premiers membres des JLCF ont été des filles de 16 ou 17 ans, élèves de la classe de onzième de Soeur Rose, qui avait pour objectifs de «faire connaître les écrivains canadiens-français, rapprocher l'élite intellectuelle des professeurs et des élèves, faire participer les jeunes à la vie littéraire et artistique de leur temps». Soeur Rose fut vite accusée de laisser lire des auteurs à l'Index (de Beauvoir, Camus, même Voltaire!). Elle avait la «conviction que l'écriture et la lecture sont des loisirs parmi les plus enrichissants qui soient<sup>1</sup>». Le mouvement réunissait déjà 12 groupes en 1963, 43 en 1966. Il participait déjà au Salon du livre, organisait des camps littéraires, des conférences, des rencontres avec des auteurs tels que Jasmin, Brault, Vigneault, Thériault, Leclerc. Les membres étaient de vrais mordus qui, nous confie la directrice actuelle du LLQ, tenaient même leurs réunions le matin avant le début des cours réguliers.

L'organisme a changé de nom en 1969, devenant les Jeunesses littéraires du Québec, avec un désir nouveau de s'ouvrir hors du milieu scolaire, désir qui a toutefois tardé à se concrétiser, d'autant plus que 1969-1977 a été pour le mouvement une période de difficile réorganisation, en partie à cause du bouleversement des

structures scolaires et collégiales, structures où les JLCF avaient jusque-là trouvé leur appui.

De cette période a émergé une orientation vers le loisir socio-culturel, visant le public le plus vaste possible, jeune et moins jeune, afin de le sensibiliser à la littérature, à la langue. Cela ne faisait toutefois pas l'unanimité au sein du mouvement, dont les ressources humaines et budgétaires étaient en crise. Problèmes de personnel, d'organisation matérielle, tout cela a mené à une mise en tutelle par le ministère des Affaires culturelles en 1976-1977. Cette crise n'empêcha pas la tenue d'un certain nombre d'activités, qui cependant ne débouchèrent pas toutes sur les réalisations escomptées.

L'organisme devient en 1977 la Fédération québécoise du Loisir littéraire, dont les grands mandats seront de regrouper la population autour de clubs ou d'activités littéraires, de répondre aux besoins de ces groupes, de développer et faire connaître le loisir littéraire. Au sortir de sa longue crise, le mouvement connaît une ascension: on voit croître le nombre de ses membres et la liste de ses activités, et la Fédération atteint un niveau d'autofinancement de 30 %.

Le mouvement se choisit en 1983 un nom plus attrayant, le Loisir littéraire du Québec, ce qui ne lui épargne pas une nouvelle crise où il vient près de se saborder; mais il décide finalement de poursuivre ses activités, comme par exemple les ateliers d'initiation, de formation ou de perfectionnement, dont la formule remonte à la saison 1978-1979.

Depuis 10 ans, le Loisir littéraire du Québec a été actif sur la place publique, entre autres par la présentation de mémoires sur les politiques des divers ministères à vocation récréative et culturelle.

La structure par clubs en milieu

scolaire n'existe plus depuis environ 1970. À partir de 1976 il y a eu davantage, au Loisir littéraire, un membership individuel; le LLQ compte actuellement 1600 membres. On y dénombre encore des membres collectifs, certes: bibliothèques, clubs littéraires, qui sont tous des multiplicateurs. Par certains ateliers comme «Création de club littéraire», le LLQ tente de favoriser la mise sur pied de tels groupes. Mais, nous confie la directrice Jeanne-Mance Dubé, il faudrait au LLQ un agent de développement qui ne fasse que cela à temps plein.

### Publications

Les publications du LLQ ont eu un parcours encore plus discontinu que celui du mouvement. Toutefois son actuelle publication, *L'Écrilu*, paraît depuis mai 1981. Produit par une équipe bénévole, tiré à 1500 exemplaires, il est plus qu'un organe interne, il revendique sa place parmi les périodiques culturels. *L'Écrilu* publie entrevues ou prises de parole d'auteurs, articles sur certaines oeuvres, reportages sur des écrivains, courts textes de création littéraire. *L'Écrilu* a aussi une chronique sur la grammaire, une section où des membres du LLQ commentent des livres. La chronique «Du côté des jeunes» montre que le Loisir littéraire du Québec accorde une importance particulière à la littérature jeunesse: actualité, loisir littéraire en milieu de l'enseignement, brèves critiques de livres par des jeunes (souvent très directes). La présentation de la revue est excellente, de qualité professionnelle.

Le LLQ a aussi publié *Suivez le guide*, ouvrage-conseil pour la mise sur pied de clubs littéraires, *Jeux de lettres pour gens de mots*, qui offre des exercices de création littéraire, et *Écrire à loisir*, un guide d'animation littéraire: rôle et formation de l'animateur, activités selon les tranches d'âge, plus d'une trentaine de suggestions d'activités littéraires, une bibliographie très fouillée et une banque de ressources<sup>2</sup>.

1. Jean-Noël Dion. «Loisir littéraire du Québec: une histoire qui continue de s'écrire», in *L'Écrilu*, vol. 6, nos 2-3 (février 1987), p. 19.

2. L'adresse du Loisir littéraire du Québec: 4545, avenue Pierre-de-Coubertin, C.P. 1000, succursale M, Montréal (Québec) H1V 3R2. (514) 252-3033.

## Les ateliers

Et qu'est-ce que ça fait, le Loisir littéraire du Québec? Vous avez sans doute vu son kiosque au Salon du livre: il s'y fait de l'animation, de l'écriture. Les lauréats du concours de BD et du concours d'écriture du LLQ ont été honorés au dernier Salon de Montréal et les oeuvres primées sont publiées dans *L'Écritlu*. Le loisir littéraire participe aussi à des colloques, organise des soirées-rencontres avec des auteurs (par exemple sur la littérature de jeunesse, l'adaptation des romans au cinéma, les processus de l'édition), des soirées-lectures, des brunchs littéraires, des récitals de poésie dans le cadre du Festival national du livre. Le LLQ a même de l'animation littéraire à l'occasion du carnaval de Québec.

Ses activités ne se limitent donc pas à Montréal, puisque le LLQ est aussi un rassemblement de groupes locaux. Des ateliers ont lieu par exemple à Québec, à Trois-Rivières, à Jonquière, et dans la région du Richelieu.

En 1985-1986, 75 ateliers ont rejoint 1 003 personnes. Il y a eu 397 participants aux ateliers réguliers et 606 aux ateliers «sur mesure» qui sont donnés à la demande expresse d'un petit groupe, soit en région, soit parce que ce groupe a des besoins très précis. Les chiffres de 1983-1984 étaient plus impressionnants: 143 ateliers avaient rejoint 1982 personnes.

Le programme des ateliers 1986-1987, qui se termine ce printemps, était fort impressionnant: il y en avait plus de 80, sur 26 thèmes différents. Quelques titres vous donneront une idée de leur orientation: «Faire vivre ses personnages», «Lettres et création», «Fonds de tiroirs et réécriture», «Création d'histoire», «Des femmes et leur journal», «Paroles de femmes», «Comment éditer ses propres livres», «Dis, à quoi ça sert un livre?», «Écrire? c'est pas sorcier», «Des livres qui dérangent», «Où en est la littérature de jeunesse?», «Une semaine du livre, ça s'organise». D'autres encore portent sur des genres spécifiques: écriture dramatique, nouvelle, bande dessinée, affiche et illustration, le documentaire, l'illustration.

Quant aux animateurs de ces ateliers, ils sont une douzaine. Tous et toutes ont une expérience d'enseignement ou d'animation. La plupart sont



collaborateurs à des revues, ou rédacteurs. Quelques-unes sont traductrices, certains sont auteurs, soit de pièces de théâtre, soit de livres pour enfants, soit de livres sur l'écriture ou l'édition. Les lecteurs de *Lurelu* connaissent sans doute Jacques Sénéchal et Jacques Pasquet, actifs dans le milieu du livre de jeunesse.

## Incognito à l'atelier d'écriture

Pour ce reportage, j'ai eu la curiosité de participer à un atelier en feignant, avec la complicité de la directrice et de l'animatrice, d'être simplement l'un des inscrits. Celui qui convenait à mes disponibilités était «Textes, émotions et blocages», animé par Louise Dulude.

Les ateliers ont lieu au Stade olympique, dans les locaux du Regroupement Loisir Québec, dont le LLQ fait partie avec une pléthore d'autres organismes des secteurs socio-culturel et sportif.

Il y avait, ce mardi soir là, 10 participants. Leur répartition par sexe ressemblait à ce que Jeanne-Mance Dubé m'en avait dit: huit femmes et deux hommes. La répartition par âge était différente de celle constatée dans la moyenne des ateliers: deux «jeunes adultes» seulement, et les autres apparemment dans la trentaine ou dans la quarantaine. Bibliothécaire, pigiste pour une revue féministe, enseignante en arts plastiques, rédacteur, agent de bureau... l'échantillonnage était, là, conforme à ce qu'on m'avait dit de la clientèle du Loisir littéraire.

Comment vient-on à un atelier du LLQ? L'une des personnes présentes participait à ces ateliers depuis quatre ans; une autre en était à sa première expérience, amenée là justement par son amie «habituée». Un participant avait déjà fréquenté les ateliers quelques années plus tôt et sentait le besoin d'y revenir. Une avait appris l'existence du Loisir littéraire par le milieu scolaire, une autre par la revue où elle

travaille, deux par le biais des journaux et deux autres encore par le Salon du livre, où le LLQ a toujours son kiosque. Une des participantes fréquentait les ateliers depuis son adolescence (elle est encore étudiante), une autre s'en était d'abord informée à l'intention de sa fille et s'était trouvée elle-même intéressée.

«Les groupes sont parfois très hétérogènes», nous a dit l'animatrice Louise Dulude. «Chacun prend l'écriture au niveau où il est rendu.» Elle nous a bien prévenus que, malgré le titre «Textes, émotions et blocages», l'atelier ne serait pas une session de thérapie. Il s'agirait entre autres de «voir la relation du participant à son écriture».

Dans un climat toujours détendu, l'atelier proprement dit a commencé par des jeux avec les mots, exercice très élémentaire qui correspond à la période de réchauffement d'un sportif avant la partie. Plus tard, à partir de mots lancés par les participants autour d'un concept de départ, il s'agira d'écrire trois phrases puis, ultérieurement, de faire un quart d'heure d'écriture en s'inspirant de cette liste de mots.

«L'acte d'écriture n'est complet que lorsque le texte est montré et lu», soutient Louise Dulude fort à propos. Mais l'animatrice ne met aucune pression sur les participants pour qu'ils lisent à voix haute le texte qu'ils viennent de créer en atelier, s'ils n'en sont pas satisfaits, ni même pour qu'ils en écrivent un si l'exercice proposé ne leur inspire rien.

Pour ma part, j'ai été agréablement surpris par l'imagination des participants, leur vocabulaire, une certaine aisance dans l'écriture, et la création de belles images, souvent étonnantes. En général, pour avoir moi-même tiré un grand bénéfice de ma participation à des ateliers d'écriture vers le milieu de ma carrière (dans un autre cadre que celui du LLQ), je suis en mesure d'affirmer que la formule «atelier» est très profitable. En plus, côté travail, les ateliers du LLQ (ou du moins celui auquel j'ai assisté) sont beaucoup moins exigeants que ceux que j'avais vécus dans un cadre plus rigoureux. On est loin ici du cégep, de l'université, de leurs exigences et de leur ambiance. Il s'agit bien de loisir; l'atmosphère en est une de réceptivité et de bonne volonté.

## Entretien avec Jeanne-Mance Dubé, directrice générale du LLQ

— Parmi les ateliers offerts par le *Loisir littéraire*, est-ce que certains sont plus courus?

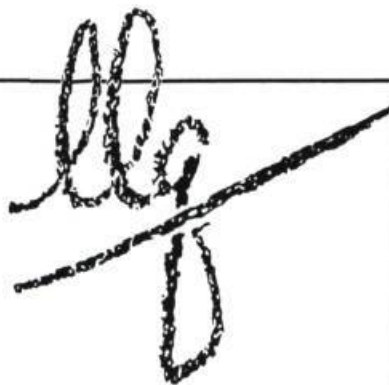
— Il y en a, oui. Je pense tout de suite à «Création et nouvelle»; ce n'est pas surprenant, parce qu'il y a de plus en plus de concours littéraires. C'est souvent un genre littéraire qui intéresse un auteur dans les débuts; cela demande moins de souffle que le roman, c'est un genre qui a ses règles propres. Parmi les plus courus, je pense aussi à un atelier d'initiation qui s'appelle «Écrire! Pourquoi pas? Pourquoi pas moi?». Et aussi «Écriture journalistique», «Textes, émotions et blocages», «Écrire: de l'ébauche au droit d'auteur». Il y a également les ateliers sur le livre pour enfants, ou encore «Écrire pour les enfants», et tous les ateliers d'une journée qui abordent des thèmes en littérature jeunesse. La popularité de l'atelier «Écrire! Pourquoi pas? Pourquoi pas moi?» montre que beaucoup de gens désirent écrire.

— D'ailleurs, ce titre d'atelier n'est-il pas le plus représentatif de ce qu'est fondamentalement le *Loisir littéraire*?

— Oui, car au *Loisir littéraire* nous croyons que tous ont quelque chose à dire, tous ont un imaginaire, tous sont capables d'y avoir accès. Les ateliers d'initiation sont là pour cela. Après ceux-là, il y a une sorte de gradation dans les ateliers. Si cet atelier «Pourquoi pas?» est très couru, cela signifie qu'à chaque année il y a du nouveau monde qui désire y débiter.

— Est-ce qu'il y en a qui sont moins en demande?

— Oui, par exemple cette année les ateliers qui parlent de l'écriture des femmes. La meilleure façon serait que cela passe par des organismes de femmes, plutôt que ce soit nous-mêmes qui offrons les ateliers. C'est à mesurer; nous évaluerons l'an prochain. Aussi, un nouvel atelier qui s'appelle «Récit de vie»; c'est un atelier de troisième niveau, qui demande plus de travail. Bien sûr il y a une demande mais, comme tout cela doit s'auto-financer, il nous faut un minimum de sept inscriptions. Mais je suis persuadée que, l'an prochain, il fonctionnera davantage.



— Vous parlez d'un minimum; vous avez aussi établi un maximum de 12 inscriptions par atelier.

— Les ateliers de création, surtout, deviennent très difficiles à faire fonctionner s'il y a plus de 12 participants. Tous les gens qui suivent des ateliers nous font la remarque qu'il devrait y avoir plus de temps, que cela devrait durer deux jours, trois jours. On serait bien heureux de le faire, mais les coûts seraient augmentés. Dans les limites de temps que nous devons nous imposer, le maximum fixé à 12 participants permet à chacun d'écrire davantage.

— Arrive-t-il que vous deviez annuler un atelier s'il n'y a pas assez d'inscrits?

— Oui, et d'autres fois nous prenons le risque de le donner quand même, en se disant qu'avec les communiqués de presse, nous obtiendrons des inscriptions le jour même, sur place; cela arrive. Il arrive aussi que nous doublions un atelier parce qu'il y a beaucoup d'inscriptions. Il se produit même

qu'un groupe ayant particulièrement bien fonctionné ensemble, un groupe où une dynamique s'est créée, demande d'aller plus loin, avec un atelier supplémentaire, et si l'animateur est disponible nous le faisons.

— Quel est le profil des participants à ces ateliers? Est-ce qu'on peut dégager des traits dominants?

— Une dominante: 70 % sont des femmes. Ce n'est pas surprenant, cela rejoint ce que l'on savait déjà: les femmes lisent plus que les hommes. Je pense aussi que les femmes ont un très grand désir de s'exprimer et qu'elles ont moins peur de le faire, elles ont moins peur de la forme que cela prendra. La courbe des âges, chez nos participants, a deux sommets, l'un à 30 ans, et c'est là qu'on retrouve le maximum de membres, et l'autre à 46 ans. Mais il y en a de tout âge. En termes d'occupations, il y a beaucoup d'étudiants, des enseignants, des secrétaires, des bibliothécaires, des animatrices et animatrices.

— Parmi ces gens, y en a-t-il qui viennent non seulement pour le loisir mais aussi pour se perfectionner, parce que leur emploi exige qu'ils s'expriment par écrit?

— Oui, il y en a beaucoup qui viennent pour cela, il y a aussi des professeurs de français et des bibliothécaires qui viennent ici trouver des techniques d'animation autour du livre. Plusieurs viennent suivre des ateliers

De gauche à droite, Sylvie Demers (secrétaire), Jeanne-Mance Dubé (directrice) et Yves Dumoulin (agent de bureau).



pour, ensuite, proposer à leur tour des ateliers d'écriture dans leur milieu, par exemple dans le secteur municipal du loisir.

— Vos ateliers d'animation du livre font donc boule de neige?

— Oui, cela se multiplie; c'est ce qu'on veut.

— Que viennent chercher les participants à ces ateliers, qu'est-ce qu'ils y trouvent, quel bilan font-ils de leur expérience?

— Au départ, certains savent très précisément ce qu'ils viennent chercher, dans les ateliers sur le livre de jeunesse ou les techniques d'animation. Ils en ressortent toujours très contents parce que, en peu de temps, ils ont l'information voulue, la possibilité de discuter avec d'autres intervenants comme eux. Il se forme dans ces ateliers une dynamique, une synergie, qu'on ne retrouve pas dans les cours universitaires, c'est très clair. La majorité des participants aux ateliers d'écriture proprement dits viennent à cause d'un vrai besoin de s'exprimer, besoin de vérifier des choses: souvent ils ont déjà écrit, les textes sont dans leurs tiroirs, à l'insu de leurs proches, de leur milieu, ils se voient un peu comme marginaux. Ici, ils trouvent enfin une reconnaissance.

— Ils sortent de la clandestinité.

— C'est ça. Ici, nous reconnaissons le geste d'écrire, son importance. Nous ne passons pas de jugement sur l'écriture. Les participants lisent pour les autres ce qu'ils écrivent en atelier, s'ils le veulent. Ils obtiennent ainsi un premier «feed-back» sur leur écriture, ce qui est un très grand stimulant pour progresser. Les ateliers sont aussi un lieu d'émulation: les participants rencontrent d'autres personnes qui ont la même passion qu'eux, donc ils arrivent vite sur la même longueur d'onde, ils peuvent échanger sur tout et c'est extrêmement stimulant. Si on pouvait créer un lieu où, régulièrement, une fois par mois ou par semaine, les gens viendraient parler entre eux d'écriture, échanger de façon informelle, cela répondrait à un grand besoin.

À travers les ateliers, nos participants voient la progression de leur écriture, depuis leur premier atelier. Nous recherchons toujours la formule idéale, compte tenu des difficultés de financement. Entre autres, cette année nous avons fait, au centre culturel de Cartierville, 10 soirées en 10 semaines

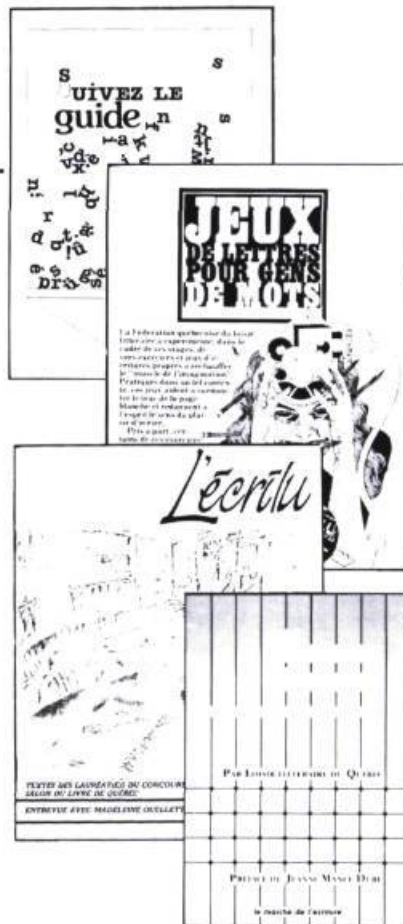
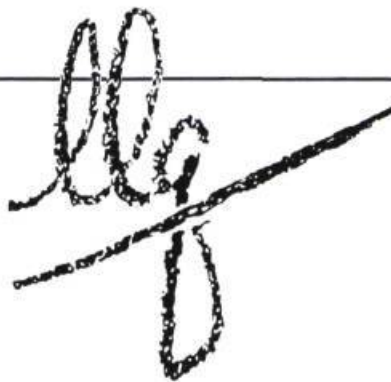
consécutives, avec le même groupe, et ça a été extrêmement intéressant. L'animateur a cheminé avec le groupe, au fur et à mesure; les gens étaient très satisfaits. Après ce genre d'expérience il y a toujours, de façon formelle ou informelle, un club ou un groupe qui se crée et continue à réaliser des choses, c'est très vivifiant. Mais évidemment cette formule coûte plus cher; c'est toujours une question de ressources.

— J'ai noté que la littérature de jeunesse recevait un intérêt spécial dans le programme des ateliers du Loisir littéraire. D'où vient cet intérêt? Est-ce parce que vous aviez à votre disposition des animateurs qui oeuvraient dans ce domaine, ou est-ce parce qu'à l'origine du mouvement il y avait des clubs en milieu scolaire?

— Peut-être, mais c'est aussi parce qu'un des buts de l'organisme est de rendre le livre plus accessible: que de plus en plus de gens lisent ou écrivent. Où faut-il commencer pour cela, sinon chez les jeunes? On s'est donc dit que l'urgence était auprès des gens qui travaillent avec les jeunes, davantage que d'intervenir nous-mêmes auprès des jeunes, directement, car c'est un public extrêmement difficile à rejoindre. C'est très difficile de passer la barrière de l'école; il y a de moins en moins d'activités parascolaires dans les écoles. La plupart de ces ateliers s'adressent à des gens qui interviennent auprès des enfants: en garderie, en bibliothèque, en enseignement du français, et aux parents bien sûr. De plus en plus, on a des parents qui sont intéressés au livre pour enfants, qui vont lire des histoires à leur petit, qui veulent pouvoir exercer des choix, suivre leur enfant dans ses lectures.

— Dans cette situation, il est donc beaucoup plus rare de voir des jeunes qui viendraient d'eux-mêmes à des ateliers du Loisir littéraire?

— Seulement 2 % de nos membres ont de 6 à 18 ans; oui, on en a même un de 6 ans! Mais 15 ou 16 ans est un âge



plus fréquent pour ceux qui commentent jeunes à écrire. Avec le peu de ressources que nous avons, il nous faut établir des priorités chaque année, mais la clientèle jeune n'est pas exclue. Par exemple nous participons à une session du ministère de l'Éducation sur la clientèle des enfants soudoués, pour montrer comment des organismes comme le nôtre peuvent jouer un rôle complémentaire auprès d'eux. Le Ministère veut aussi publier des guides sur les loisirs culturels, et nous a demandé de produire trois ou quatre activités de loisir littéraire, selon les groupes d'âge, pour ces guides.

— En favorisant la mise sur pied de clubs littéraires, que vise le LLQ?

— Créer des multiplicateurs. Les gens ont besoin de lieux de rencontre, et ces clubs peuvent jouer un tel rôle. Ce n'est pas facile pour nous de répondre à la demande de tous ceux qui voudraient poursuivre leur démarche d'écriture. Nous sommes souvent appelés à fournir de l'expertise à des groupes, à des gens qui organisent une journée littéraire ou un concours, littéraire. Il y a beaucoup de demandes de ce genre et nous sommes heureux de voir ce type de manifestation. Le festival socio-culturel de Lanaudière, qui se tenait le 9 mai à Joliette, a choisi pour thème, cette année, le loisir littéraire; nous étions de la partie.

— Vous offrez un atelier sur l'auto-édition; est-ce que certains de vos membres, des participants à vos ateliers, franchissent le pas de l'auto-édition?

— Oui, il y en a de plus en plus.

— Est-ce qu'ils entreprennent leur démarche après s'être heurté à des refus du côté de l'édition officielle, ou avant d'essayer de ce côté?

— C'est difficile à mesurer. Pour beaucoup d'auteurs, sachant que le marché est difficile, et parce que pour eux c'est un très grand désir, une nécessité, que de publier, ils vont le faire eux-mêmes, avant même d'aller vers les éditeurs. Les trois ateliers qui ont eu lieu cette année sur ce thème ont très bien fonctionné. D'autres auteurs publient dans les revues, ou envoient des textes à l'émission *Première* de Radio-Canada.

— Du côté des revues et des concours, il y a beaucoup de débouchés lorsqu'on se met à en faire la liste. Dans votre revue, il y a toujours une page consacrée à ces débouchés.

— D'ailleurs nous entendons publier quelque chose à l'intention de nos membres, de l'information précise sur les revues qui reçoivent des textes. Chacune a son approche, son créneau. Il y a de la place, les revues ont besoin de textes. Mais, encore là, pour 200 textes qui sont reçus par les revues, il y en a 10 de publiés. C'est aussi difficile auprès des revues qu'auprès des maisons d'édition. Notre but premier n'est pas de créer une relève d'écrivains au Québec, mais si c'est ce qui arrive, tant mieux.

— Michel Pirro, président du Regroupement des Auteurs-Éditeurs Autonomes, commentant la mort de cet organisme, blâmait le non-réceptivité de la société, des médias et surtout de l'institution littéraire. Comment le Loisir littéraire du Québec est-il perçu par le milieu littéraire?

— De plus en plus nous sommes bien perçus. Les gens, même dans le milieu littéraire, se rendent compte de la nécessité d'un organisme comme le nôtre. Notre approche est de démystifier l'écriture, le travail de l'écrivain, d'affirmer que cela n'est pas réservé seulement à une élite. Cette approche, cet engagement, est de plus en plus partagé. Les écrivains sont les premiers à vouloir rejoindre le public lecteur, ils peuvent le rejoindre par notre intermédiaire. Les maisons d'édition savent que nous sommes à peu



près le seul organisme regroupant, au Québec, 1 600 lecteurs et écrivains. Notre spécificité est de plus en plus reconnue. J'en veux pour preuve le fait que l'Union des écrivains nous réfère souvent des gens qui demandent de l'information. L'université Laval nous invitait récemment à une table ronde avec l'Union des écrivains, avec des revues, des auteurs. Le Salon du livre nous fait connaître; nous y faisons beaucoup d'animation; c'est le milieu des éditeurs qui est là, qui nous reconnaît, à preuve les gracieusetés qu'ils nous fournissent à titre de prix pour nos concours. Des centres culturels municipaux nous appellent lorsqu'ils ont des projets à mettre sur pied et nous demandent des idées à ce propos. Bien sûr il y a encore une côte à monter, mais les médias nous perçoivent bien, ils diffusent nos communiqués de presse, ils nous invitent à la radio ou à la télé. Nous ne sommes pas assez connus, c'est clair, mais ce n'est pas nécessairement à cause des médias: n'importe quel groupe qui veut être connu a besoin d'un agent d'information à temps plein, car les relations avec les médias doivent être entretenues constamment. Des événements comme notre concours d'écriture au Salon du livre, qui a amené des articles et des entrevues de la jeune gagnante, nous font connaître mieux que des communiqués de presse. Mais ne nous leurrions pas, de toute façon il y a très peu de place dans les médias pour la littérature ou l'écriture, à comparer aux sports, par exemple.

— Selon l'historique que fait Jean-Noël Dion dans *L'Écriture*, le Loisir littéraire du Québec a connu des périodes de crise, dont l'une très grave en 1983-1984. Vous vous en êtes relevés; comment s'annonce l'avenir?

— Si un organisme a pu se maintenir pendant 25 ans, c'est qu'il répondait à un besoin réel. Le LLQ est là pour durer, même s'il a changé de nom quel-

ques fois. L'avenir, je le vois prometteur. Par ailleurs nous devons négocier un virage qui nous est imposé par le manque de ressources financières.

— Quel sera ce virage?

— Ce sera beaucoup plus un changement de mentalités qu'un changement dans nos activités. Changement vers un esprit d'entreprise. Graduellement les ministères, comme celui du Loisir qui nous finance, vont réduire les subventions; pour eux, c'est devenu un luxe. Il nous faut donc nous rentabiliser au maximum. Il faut voir certaines de nos activités comme des produits, cibler les clientèles de façon beaucoup plus systématique, avoir un processus de mise en marché. Avec certains produits, il faut pouvoir financer les opérations «horizontales» comme l'animation, les rencontres, des activités qui ne peuvent être payantes mais qui coûtent à produire. Afin de négocier ce virage, qui à mon avis va durer environ un an et demi, il faudra que nous établissions des priorités, que nous choisissons une orientation.

Le ministère du Loisir a des critères rigoureux. Il nous voit comme un organisme de services, et nous ne pouvons faire de développement. À la limite, les propres exigences du Ministère nous empêchent de faire notre travail en ce sens. La mission qu'il nous donne est impossible; ce qu'il faut viser finalement, c'est l'autonomie. Parmi les rôles possibles sur lesquels il faut porter davantage notre attention, ce serait que le Loisir littéraire du Québec devienne un agent de développement de l'animation littéraire, un animateur collectif, un réseau d'information sur la vie littéraire, un agent de liaison entre le public lecteur, les écrivains et les éditeurs. Il faudra aussi s'associer à des partenaires en région pour réaliser des choses.

Et un beau rêve serait celui d'avoir pignon sur rue, un endroit accessible où l'on puisse faire nos ateliers, où les gens viennent lire, discuter. Je suis convaincue que le LLQ va durer, le dynamisme est là. .

À 25 ans, on est un jeune adulte: de la maturité déjà et encore beaucoup d'énergie. C'est bien l'impression que j'ai gardée de ma rencontre avec le Loisir littéraire du Québec.